



LA MAISON TRADITIONNELLE

NIVEAU UNIQUE ET SYMÉTRIE



INITIALEMENT, DES MAISONS EN BOIS ET TORCHIS

Il reste aujourd'hui fort peu de ces bâtisses dites « en colombage », où le bois constituait le matériau principal d'une cage habillée d'un hourdis de torchis appliqué sur un clayonnage de baguettes refendues. Seul un socle en pierre isolait du sol cette structure en matériaux périssables. Avant que se généralise la brique – qui se substituera d'ailleurs au torchis pour le remplissage du squelette ligneux –, cette technique de construction prévalait, et composait la majorité des habitations de nos villages jusque vers la moitié du XIX^e s. environ. Il en subsiste de rares témoins, presque exclusivement des granges, partiellement conservées pour certaines, dont le plus bel exemplaire toujours debout serait la grange dite « à la Dime », à Marilles (1744). Ailleurs, des portions plus ou moins importantes de murs survivent, il s'en trouve à Maret, Jandrenouille, Lumay, Molembais-Saint-Josse, Saint-Jean-Geest, Saint-Remy-Geest, Nodrengé, Folx-les-Caves, Beauvechain, Enines... La disparition de ces édifices est liée à l'édition répétée de règles visant à se prémunir contre les risques d'incendie – amplifiés par le chaume qui couvrait les toits –, mais aussi à une pénurie vraisemblable de bois d'ouvrage, surtout dans notre région limoneuse précocement défrichée.

Qui dit « Hesbaye », pense « grenier à blé », et simultanément « grosse ferme en carré ». Si l'image est certainement justifiée – nul ne peut faire l'impasse sur l'existence de ces grands domaines administrés depuis de prestigieuses quadrilatères –, elle est toutefois incomplète, ou partielle, puisque ces immenses ensembles ne doivent pas faire oublier les plus petites constructions traditionnelles, qui constituaient sous l'Ancien Régime la majorité du paysage bâti, bien plus modeste, à l'échelle de leurs propriétaires.



CARACTÉRISTIQUES DE LA MAISON TRADITIONNELLE-TYPE

Si pour certains le bois demeure un matériau de prédilection qui se maintient tardivement, simultanément d'autres bâtissent en dur, qu'il s'agisse de pierres – différentes variétés sont disponibles en sous-sol – ou de briques, volontiers en combinaison d'ailleurs. Ces constructions, ordinairement qualifiées de « traditionnelles », subsistent dans la grande majorité des villages, affichant une disposition caractéristique toujours identique, ou presque.

DISPOSITION INTÉRIEURE

Leur planimétrie s'étend sur un niveau, lequel s'articule autour d'un vestibule médian (1), qui divise l'habitation en deux parties symétriques. Celles-ci se répartissent en une pièce avant de bonnes dimensions – cuisine (2), séjour (3) –, suivie d'une pièce arrière habituellement plus petite – chambre (4) –, qui peut d'ailleurs connaître une subdivision supplémentaire. Entre ces pièces et derrière le vestibule, s'inscrit un petit réduit



complémentaire – la dispense (5) –, occasionnellement supprimée au profit d'un réel corridor, autorisant dès lors une sortie à l'arrière de la maison. Ce vestibule (ou corridor, c'est selon) contient deux escaliers plus ou moins étagés. Le premier, en dur, descend vers le sous-sol, tandis que l'autre, en bois, grimpe vers le grenier, où s'inscrit une petite pièce (6) qui surmonte le vestibule, singularisée par cet attribut typique des maisons d'ici : la lucarne dite « brabançonne », ou « hesbignonne »,

ÉLEVATION EXTÉRIEURE

A l'extérieur, cette organisation symétrique se lit aussi en élévation : la porte d'entrée est environnée par deux paires de baies, et surmontée de cette lucarne caractéristique, tandis qu'à l'arrière un nombre impair de prises de lumière se succèdent à la file, à moins qu'une porte secondaire – si véritable corridor il y a – ne se substitue à celle du milieu. Une série de traits communs peuvent être pointés : sur les côtés, les pignons en « dents de scie » ou à épis débordent souvent la bâtière de tuiles, et reposent en encorbellement sur un jeu de consoles plus ou moins travaillées,

qui bloquent le déroulement d'une frise de briques en saillie sur la façade. Juste sous celle-ci, des trous de boulins « en croisettes », régulièrement distribués, émaillent la muraille, qui bien souvent est assise sur un socle de pierre. Ce dernier pourrait être un reliquat hérité des anciennes constructions en matériaux périssables – le bois des structures en colombage devait impérativement être isolé du sol –, qui se maintient dans les bâtiments « en dur », utilisant la brique.

Entre ce socle et la corniche se répartissent les baies circonscrites de pierre, occasionnellement défendues de barreaux, et dont la décomposition en deux ou quatre jours définit les types dits à « traverse » ou « à croisée », respectivement. Ce fractionnement, qui mange de la lumière, tend à se raréfier à partir du milieu du XVIII^e s., au profit d'ouvertures d'une seule pièce, généralisées au XIX^e s. Le gabarit des divers percements, initialement quadrangulaire pour les baies et centré pour les portes, subit des modifications au fil du temps : les piedsroits deviennent progressivement rectilignes mais sans parvenir à devenir monolithes – la faible épaisseur des bancs de pierre de Gobertange l'interdit –, l'influence baroque des entrées flétrit dès 1740, la traverse fait son apparition, le linteau bombé arrive à partir de 1760, volontiers muni d'une clé saillante, puis devient strictement droit vers 1780, tandis que disparaît toute subdivision interne.

ORIGINE ET ÉVOLUTION DE LA RÉPARTITION DES PIÈCES : RÔLE DU COULOIR

Une telle bipartition de l'habitation, induite par l'introduction du vestibule, apparaît vers 1730 pour les logis traditionnels (à la Petite Grayette, à Beauvechain, en 1737), un peu plus tôt dans les édifices d'un certain rang, par ailleurs souvent à deux niveaux. L'adoption du vestibule axial induit une nouvelle manière d'habiter, qui se substitue à la maisonnette additionnant jadis au mieux quatre pièces de plain-pied, où la cuisine revêtait un rôle essentiel : l'entrée s'y faisait directement, tandis qu'elle commandait toutes les circulations. Au contraire, le vestibule génère désormais une transition entre le domaine privé et l'extérieur, et remplit un rôle de distribution vers les pièces voisines. Mais sans toutefois desservir directement les pièces arrière, accessibles via les pièces avant uniquement, et ce même lorsqu'un véritable couloir existe.



La logique de circulation reste donc partiellement inaboutie, trahissant sa fidélité à des pratiques anciennes liées à l'inexistence d'organe de distribution – le vestibule ou mieux, le couloir –, sans toujours tirer profit de ce que ce dernier autorise : une véritable autonomie des différentes pièces grâce à une entrée individualisée. Cette organisation spatiale laisse transparaitre en filigrane son origine et sa filiation avec l'habitat archétypal simplement constitué de deux pièces mitoyennes de profondeur identique. De fait, lorsque les pièces arrière arrivent, elles apparaissent comme secondaires, et quand s'invite le vestibule ou le couloir, elles demeurent subsidiaires, laissant la primauté aux deux pièces avant, souvenir du couple initial.



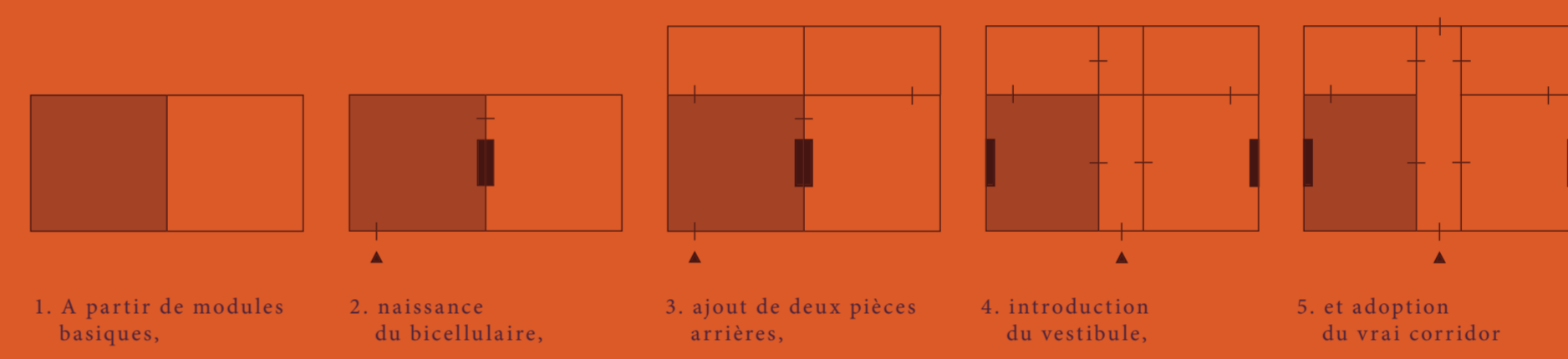
ADOPTION PROGRESSIVE D'UN (DEMI) NIVEAU SUPPLÉMENTAIRE

A partir de la fin du XVIII^e s., mais essentiellement au XIX^e s., le logis traditionnel à double corps tend à se réduire, par la perte d'une de ses deux moitiés. Mais simultanément, son gabarit croît en altitude, par l'adoption d'un demi niveau supplémentaire, voire d'un niveau complet, bien souvent conçu d'origine. Cet étirement du logis vers le haut n'est toutefois pas systématique, puisque les habitations basses – souvent modestes – persistent en de multiples villages, à l'instar des bâtiments qui survivent à Linsmeau, Opprebaix ou Huppaye, pour ses témoins les plus significatifs. En dehors des constructions neuves, cette amplification verticale s'observe aussi dans les bâtisses plus anciennes, où se lisent distinctement les cicatrices de l'opération : coutures aux pignons, et lignes de partage délimitant les contours de l'ancienne élévation.



IMPLANTATION DE LA MAISON TRADITIONNELLE

Le logis s'inscrit fréquemment en retrait de la voirie, selon deux possibilités. Soit il lui est parallèle ou plus volontiers légèrement de biais, soit il lui est perpendiculaire. Dans le premier cas, les quelques bâtiments annexes destinés à abriter un menu bétail ainsi qu'une petite grange, sont installés contre lui et en retour vers la voirie, tandis que le deuxième type privilégie une disposition en vis-à-vis de l'habitation. Dans les deux types, une petite courrette est ainsi dessinée, habituellement refermée sur son côté libre par une grille, ou une haie. Telle est la physionomie des petites propriétés à vocation agricole qui caractérisent notre région.



1. A partir de modèles basiques. 2. naissance du vestibulaire. 3. ajout de deux pièces arrière. 4. introduction du vestibule. 5. et adoption du vrai couloir.



SURVIVANCE DE TRADITIONS POPULAIRES

Afin de se prémunir contre tout accident, et garantir une protection sans faille de la maison contre le malin, divers signes symboliques ont été appliqués à l'intérieur, ou à proximité de l'habitation. Ceux-ci mêlent sans difficulté mythes païens et convictions chrétiennes. Si aujourd'hui ces « fétiches » tendent irrémédiablement à disparaître, certains résistent mieux, et demeurent encore visibles ici et là. Parmi eux, la joubarbe – dite aussi « fleur d'éclair » – et les « pierres de tonnerre », qui toutes deux étaient censées agir contre la colère du dieu Jupiter. La *Jovis Barba* – ou barbe de Jupiter (joubarbe) – était

jadis enracinée sur la faite des bâtières en chaume, mais la disparition de ce matériau en a simultanément éliminé l'existence. Désormais, elle ponctue une console saillante, voire une tête de mur, ou plus volontiers les piliers de la grille d'entrée de l'habitation. C'est là aussi que s'empilent les « pierres de tonnerre », organisées en pyramide, et éventuellement liées par un mortier. Pour être efficaces, ces rognons de silex doivent idéalement être trouvés dans les champs « sans y penser ».

Combinés ou non à ces éléments appliqués, d'autres signes protecteurs sont eux intégrés à la maçonnerie. Il peut s'agir d'un motif dessiné par des briques dites « de cendrée », de couleur noire, qui représente une croix latine ou un ostensor stylien. Dans un registre païen, leur pied peut associer un losange, symbole de bonheur et de fécondité. Occasionnellement des culs de bouteille peuvent se substituer aux briques. Outre ces talismans figuratifs, les petites niches à saint tiennent une place importante dans la protection de l'habitation. Plus ou moins travaillées, désormais vides très souvent, elles ont abrité jadis une Vierge ou un saint – Donat est invoqué contre le tonnerre – chargé de veiller sur les lieux.



1. Maison Basaris à Folx-les-Caves, pignon en colombage
2. Habitation traditionnelle à Piétrains
3. Habitation traditionnelle à Andrain, lucarne brabançonne
4. Habitation traditionnelle à Beauvechain, La Petite Grayette, lucarne brabançonne
5. Habitation traditionnelle à Piétrain, façade primitive et surélévation ultérieure (CHAR-UCL)
6. Habitation traditionnelle à Nodrengé
7. Habitation traditionnelle à Sarte-Eglise
8. Habitation traditionnelle à Piétrain, relief-comble (CHAR-UCL)
9. Mise en place progressive et théorique du plan de la maison traditionnelle hesbignonne (d'après le CHAR-UCL)
10. Habitation traditionnelle à Saint-Remy-Geest
11. Ferme d'Awans à Sarte-Mélin, baie à traverse
12. Ferme d'Awans à Sarte-Mélin, baie à croisée
13. Habitation traditionnelle à Beecherijem
14. Ferme d'Awans à Sarte-Mélin, trou de boulins « en croisettes »
15. Joubarbe à Piétrain
16. Habitation traditionnelle à Sillimpt
17. « Pierres de tonnerre » à L'Eschaie
18. Habitation traditionnelle à Beauvechain, La Petite Grayette (CHAR-UCL)